



L'ECHO

Date : 20/02/2016
 Page : 52
 Periodicity : Daily
 Journalist : Roisin, Bernard

Circulation : 16590
 Audience : 62700
 Size : 803 cm²

Jean de Malherbe

«Bruxelles est le nouveau Berlin»

Marie-Hélène de La Forest Divonne installe une galerie d'art contemporain à Bruxelles. Avec, à sa tête, son fils Jean de Malherbe, qui compte défendre, en Belgique, les jeunes artistes. *Par Bernard Roisin*

Espace qui a pignon sur rue depuis près de 30 ans à Paris, la galerie Marie-Hélène de La Forest Divonne ouvre un nouveau lieu à Bruxelles, le 24 février. Sous l'intitulé «Galerie La Forest Divonne-Bruxelles», cet espace d'art contemporain sera dirigée par le fils de la galeriste parisienne, Jean de Malherbe, qui a quitté la direction de la Stratégie et du Développement de la Réunion des Musées nationaux, en France, pour diriger cette nouvelle antenne familiale bruxelloise. Il évoque cette passion partagée avec sa génitrice. «Passion partagée» qui est aussi le titre de l'exposition inaugurale.

Pourquoi le choix de Bruxelles dans l'ouverture d'un second espace?

La galerie parisienne, qui fut créée en 1988, a déménagé, l'an dernier, dans un espace plus grand. C'est dire si nous étions déjà dans une dynamique de développement. Changeant de lieu, ma mère, fondatrice de la galerie, a souhaité ouvrir, à Bruxelles, un second espace. Hors de France, la capitale européenne apparaît très dynamique depuis plusieurs années, d'autant qu'il y existe une tradition de collectionneurs importante. Beaucoup de galeries internationales y sont implantées et celles d'Anvers sont venues s'y installer. La Brafra et Art

Brussels sont en expansion constante et, chaque année, gagnent en prestige, en écho et en attractivité.

Par ailleurs, nous constatons l'émergence d'artistes belges, bien sûr, issus de très bonnes écoles comme la Cambre. Depuis un an, la presse anglo-saxonne clame que «Brussels is the new Berlin». Et, de fait, des artistes affluent de la capitale allemande pour s'y installer: les loyers y sont tout aussi abordables, la position de la ville est beaucoup plus centrale et le nombre de collectionneurs plus important. Il existe désormais, à Bruxelles, un écosystème entre collectionneurs, galeries et artistes au cœur de l'Europe dans lequel nous souhaitons nous immerger.

Le facteur immobilier joue donc un rôle à la fois pour les artistes et les galeristes, pour qui il est très abordable d'ouvrir une galerie à Bruxelles...

Il s'agit d'une combinaison de facteurs, dont l'immobilier fait partie. À Londres, ville très dynamique au niveau du marché de l'art, le coût d'entrée se révèle nettement plus élevé. De même à Paris, nous ne pourrions jouir d'un tel espace.

Quelle stratégie sous-tend votre installation à Bruxelles?

Développer notre galerie et offrir une nou-

velle vitrine à nos artistes présents à Paris. Raison pour laquelle nous avons voulu, à l'occasion de notre première expo, concevoir un show de groupe qui s'intitule «Passion partagée», en affichant la volonté de partager justement cette ouverture avec les 17 artistes vivants de notre galerie parisienne. Le versant passion correspond à celle que nous nourrissons pour ces plasticiens et pour l'art contemporain, ma mère et moi. Nous désirons la partager avec le public belge. L'objectif est également de faire entrer d'autres artistes dans ce nouveau lieu, qui nous permet de doubler le nombre d'expositions.

Nous voulons, à la fois, présenter des artistes plus mûrs, notamment ceux que nous suivons à Paris, mais qui y sont déjà représentés par une galerie, et de très jeunes artistes. C'est en Belgique que nous souhaiterions mettre ces derniers en avant.

Via votre projet «Room»...

Voilà. Il accueillera à raison de cinq à six fois par an un très jeune artiste tout juste sorti de l'Académie qu'il soit belge, français ou européen, au gré du défrichage et des coups de cœur.

Nous comptons d'ailleurs articuler ce «Project Room» autour d'un prix des collectionneurs qui regroupera, à la fois, des



amateurs français et des collectionneurs belges qui nous suivent déjà à Paris. Le prix remis à un de ces jeunes artistes permettra au lauréat de se voir consacrer, l'année suivante, une exposition dans l'espace principal.

Vous avez choisi l'optique du «white cube» pour cette nouvelle galerie, un concept très à la mode...

Certes, mais nouveau pour nous. À Paris, les pièces ont toujours été présentées – et le sont toujours – dans de petites pièces plus intimes. D'où l'idée de contraster, à Bruxelles, dans un espace beaucoup plus haut de plafond, plus clair et moderne. La seule difficulté que présente le white cube à mes yeux, c'est de montrer les œuvres dans un contexte quasi muséal, très sorti du quotidien des collectionneurs. Or il me semble important, afin de pousser des primo-accédants à passer le pas, de les faire pénétrer dans un contexte moins intimidant.

Par ailleurs, le white cube réunit des conditions optimales pour la contemplation: une lumière zénithale, du recul, des très grands murs, la neutralité du blanc. L'occasion de montrer de très grands formats que nous n'avons pas forcément la place de montrer à Paris.

L'échec de la galerie Paris-Beijing, installée dans ce même Hôtel Winssinger précédemment, ne vous effraie pas?

Je ne parlerais pas d'échec, car je sais qu'ils agrandissent leur galerie à Paris. Et je leur souhaite le meilleur. Mais évidemment, cela m'interpelle, quoique nos présentations des choses et un projet très différent. Dans leur cas, ils étaient basés à Paris et se rendaient à Bruxelles, de temps à autre, accompagnés d'un manager. Personnellement, je suis actionnaire associé de la galerie et je m'installe dans la capitale de l'Europe avec femme et enfants.

Ma mère a ouvert une galerie lorsque j'avais deux ans. Mon père est peintre: il y avait la galerie, l'atelier et nous habitons derrière. Un peu comme un boulanger. (Il rit.)

Cela ne m'est jamais apparu comme un travail: c'était la vie. Vie qui exige une implication constante, si l'on veut que cela fonctionne. D'autre part, les artistes se révèlent exigeants, ignorant les horaires de travail. Il s'agit donc de se mettre à leur diapason.

Comment fonctionne le duo mère-fils? Travailler ensemble représente un défi: mais la symbiose fonctionne. J'ouvre mon

espace sous le nom de la galerie et avec les artistes que ma mère défend depuis trente ans, tout en jouissant d'une relative indépendance et restant à distance raisonnable. (Il rit.)

Ce qui évite le côté fusionnel?

Plutôt. Et puis cela me permet de m'exprimer pleinement tout en travaillant en osmose. Ce qui me frappe, outre notre bonne entente dans notre rapport mère-fils, c'est que nous nous accordons encore mieux dans le travail.

Mais il y aura des moments de conflits, et tant mieux si nos regards sur les jeunes artistes, par exemple, divergent et se confrontent.

capable de réussir ailleurs avant de m'investir dans le giron familial.

«La galerie est en croissance continue depuis 2008, dans des proportions qui nous surprennent nous-mêmes.»

Au Grand Palais, vous travaillez à la stratégie et au développement. Désormais, vous optez pour une galerie. Vous quittez donc d'un grand paquebot pour un petit navire...

Sauf que je suis désormais à la barre (il rit). Le lien direct avec les artistes est, à mes yeux, primordial et j'entendais exercer ce métier de galeriste depuis toujours.

Mais j'ai d'abord entrepris des études de commerce, désirant vivre une expérience propre, particulièrement dans de grandes institutions, et ainsi me prouver que j'étais

J'ai donc effectué des stages dans des musées, des galeries, des salles de ventes, avant d'intégrer la réunion des musées nationaux, dans une branche plus institutionnelle, en y développant une activité d'ingénierie culturelle.

Votre galerie de Bruxelles en est le témoin: le marché de l'art se porte bien depuis la crise. Sa croissance insolente démontre-t-elle son rôle de valeur refuge?

Je ne sais pas. C'est un marché difficile à analyser, car souvent abordé de façon trop globale et commenté du seul point de vue des ventes aux enchères, avec lesquelles nous, galeries de découvreurs, sommes souvent en décalage. Nous évoluons dans des gammes de prix de 1.000 à 45.000 eu-

ros. Ce n'est donc pas forcément la valeur refuge qui prime, mais plutôt la passion. Même si ces valeurs passions sont appelées à prendre un aspect monétaire plus stable. Ceci dit, il est vrai que nous ne ressentons pas la crise. À Paris, nous sommes en croissance continue depuis 2008, dans des proportions qui nous surprennent nous-mêmes. Preuve que notre arrivée à Bruxelles n'est pas une fuite, à la suite de collectionneurs, car, à Paris, les affaires n'ont jamais été aussi fructueuses.

N'y a-t-il pas désormais trop de galeries françaises à Bruxelles?

Mais les galeries ont-elles une nationalité? J'en conclus simplement que les galeries françaises sont très dynamiques, qu'elles

se développent et, ce faisant, accroissent la notoriété de leurs artistes.

Y en a-t-il trop?

Je ne suis pas sûr, surtout quand je vois le nombre impressionnant de galeries à Bruxelles: au niveau du ratio galeries/population, la capitale belge remporte, haut la main, la palme.

«Passion partagée», à la galerie La Forest Divonne du 24 février au 5 avril

2016. Soirées d'inauguration: mercredi 24 février (18-22h), samedi 27 février 2016 (16 à 21h) rue de l'Hôtel des Monnaies 66, 1060 Saint-Gilles, Bruxelles. Ouverture du mardi au samedi de 11 à 19h, 02/544.16.73, www.galerielaforestdivonne.com



PHOTOS © FRANCE DUBOIS

